

Sainte-Beuve

Le Bottin des Lettres françaises

... Gérard Joulé, Lausanne

Homo duplex. Jamais formule ne s'est mieux appliquée qu'à cet érudit plongé dans les bouquins comme un bénédictin et qui n'en sortait que pour serrer sur son cœur la femme de son meilleur ami. Il m'évoque la figure de Frolo, le moine concupiscent de *Notre-Dame de Paris*, amoureux d'Esméralda. Il était laid, court sur pattes, avec un nez en trompette et un bedon, d'une laideur pauvre et disgraciée. Il aimait les cas de conscience. Il aurait dû aimer Baudelaire. Il le goûta comme une curiosité et passa à côté de son génie. Et pourtant, quelle taverne d'Ali Baba que les *Lundis*. C'est trois siècles de littérature française à tout le moins. Trois siècles où la littérature était tout, englobait tout : aussi bien un sermon de Bossuet qu'une maxime de La Rochefoucauld, une ballade de Villon, un sonnet de Du Bellay, qu'un portrait de La Bruyère, une lettre de la Sévigné, une anecdote de Chamfort, un mot d'esprit de Rivarol, un roman par lettres ou les *Mémoires* du duc de Saint-Simon. Les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, c'est le *Si Versailles m'était conté* de l'histoire de la littérature française. Avec un peu plus de profondeur et de sérieux tout de même. Or c'est du trouble et du stagnant de sa nature que se nourrit le talent de Sainte-Beuve.

Je l'imagine assez volontiers l'œil collé au trou de serrure d'une chambre dans laquelle deux amants s'embrassent devant un feu de cheminée. Il avait commencé par étudier la médecine et il lui

en était demeuré un pli de curiosité scientifique qui l'accompagna toute sa vie. Que voulez-vous, il avait devant lui toute l'équipe des romantiques, toute une galerie de géants allant de Vigny à Dumas, en passant par Lamartine, Gautier, Hugo et Balzac. Il lui fallut donc trouver sa place, ne pouvant rivaliser avec eux, et il la trouva assez vite.

On lui a fait le reproche (toujours ce fameux trou de serrure) de s'intéresser plus à l'homme qu'à l'œuvre et d'avoir passé sous silence ses grands contemporains, dont on le soupçonnait d'être jaloux. C'est fort inexact. Mais il est vrai que le roman, tel que le développa le XIX^e siècle à partir de Stendhal et de Balzac, pour aller vers Flaubert, via Dumas et Hugo, intéressait médiocrement ce délicat. Après tout, Valéry non plus ne faisait pas ses choux gras de ce genre littéraire.

En fait, pour Sainte-Beuve, et parce qu'il était aristocratique (l'Ancien Régime était modeste et n'avait pas mis en avant le Moi d'auteur comme le firent par la suite les époques démocratiques), la littérature était essentiellement un prélude ou un prolongement à la conversation - genre littéraire en soi dont on a hélas perdu l'usage et où les protagonistes ne prennent pas la peine de consigner pour la postérité les mots, les tours et les idées qui fusent de leur cervelle. C'est pourquoi Sainte-Beuve était particulièrement à l'aise dans ces périodes où la littérature passait pour

Wolf Lepenies,
Sainte-Beuve.
Au seuil de la modernité,
Gallimard,
Paris 2002, 518 p.

un simple et noble divertissement, car alors c'était la religion qui sollicitait toutes les puissances de l'âme et tout le sérieux de l'homme. A partir de Balzac, pour culminer chez Flaubert et chez Proust, la littérature se substituera à la religion et deviendra un absolu en soi, absolu auquel l'écrivain prêtre et victime doit tout sacrifier, à commencer par la vie et la sienne propre.

Or cette idée d'art absolu s'accompagnait d'un mépris pour la vie comme matière brute. Quelle affreuse boutique que la vie, disait Flaubert. Encapuchonnons-nous dans l'art pour l'art, et c'est ainsi qu'on écrit *Salammô*. Sans porter de jugement sur la vie, Proust dira qu'il faut y renoncer pour la retrouver, et que le lieu de ces retrouvailles ne peut être que l'art. Entendez celui du créateur et non du lecteur qui reste, pour Proust, un spectateur passif, paresseux et stérile. Sainte-Beuve, lui, aimait les salons, les chapelles, les écoles, l'ombre et les recoins. Il fuyait la pleine et aveuglante lumière, étant en tous points la parfaite antithèse de Hugo.

Proust tombe sur Sainte-Beuve avec une épée de feu : c'est la littérature de Baudelaire, de Flaubert et de Proust lui-même qui se venge de celui qui traitait Baudelaire de gentil garçon. Ange de la vengeance, Proust ne doute de rien, mais la justice l'aveugle. De même que Sainte-Beuve avait considéré d'un regard acide et soupçonneux toute prétention de la littérature à un absolu, Proust finit par reprocher à Sainte-Beuve une conception de la littérature qui, par des voies tortueuses, la rapproche étonnamment de celle de la *Recherche*.

A aucun moment de sa vie Sainte-Beuve ne semble avoir conçu la littérature d'une manière vraiment profonde ; il la met sur le même plan que la conversation. (C'est que, jusqu'au roman-

tisme, la littérature était conçue comme telle par ceux qui l'écrivaient. Le mot même de « littérature » n'existait pas, et jamais un La Rochefoucauld ou un duc de Saint-Simon ne se serait considéré comme un « auteur », pour ne pas dire un « écrivain ». Il y avait la religion, à qui était dû tout le sérieux de la vie humaine, et les arts, qui relevaient tous plus ou moins du « divertissement ». On sait le cas qu'en faisait Pascal. Or tout ceci est en train de changer au début du XIX^e siècle avec l'effondrement de la religion et sa substitution par la littérature.) Et en effet, les livres de Sainte-Beuve ont l'air de salons en enfilade où l'auteur a convié divers invités qu'on interroge sur les personnes qu'ils ont connues, qui apportent leurs témoignages destinés à en contredire d'autres, et par là à montrer que dans l'homme qu'on a l'habitude de louer, il y a des zones d'ombre...

Un critique « délicat »

Or, au moment où il s'applique à détruire la méthode de Sainte-Beuve, Proust en découvre le secret, cousin du sien. Si on les regarde à distance et dans leur succession, les *Causeries* (et le mot est parlant, car Sainte-Beuve est avant tout quelqu'un qui cause dans un salon au coin du feu ou sous les ombrages d'un jardin à des amis qu'il reçoit), qui accumulent lundi sur lundi, mais aussi le *Chateaubriand et son cercle* et le très grave *Port-Royal* se révèlent être, grâce à l'artifice de la conversation, un immense roman-feuilleton hallucinatoire, grouillant de voix, d'allusions, de souvenirs interrompus, de potins d'images fugaces, de résonances, d'apparitions, de disparitions. Et tout coule en un seul torrent qui ne peut être arrêté, qui se perd en Sainte-Beuve lui-même, dans sa manière de

vivre à l'ombre, un peu craintivement. Or ce que Sainte-Beuve fut pour la « critique » (c'est là un terme dont je ne suis pas sûr qu'il eût été très content), c'est exactement ce que Proust fut pour le roman : le dernier des délicats.

Cette espèce de critique littéraire sournoise et déguisée est, disait-il d'ailleurs, très peu compatible avec la pratique chrétienne (Sainte-Beuve avait perdu la foi comme presque tous ses contemporains, mais sa sensibilité restée chrétienne luttait contre des sens redevenus païens), non pas tant parce que cela l'obligeait continuellement, et contre le principe évangélique, à juger autrui, que parce que c'était une tentation continue à se transformer en autrui, par une opération au fond toute païenne de métamorphose. Mais aussi, depuis quand le christianisme et la littérature ont-ils un terrain commun ? Leur seul terrain commun, c'est le cœur humain, qu'ils exploitent à des fins diamétralement opposées.

« Il y a, poursuit Sainte-Beuve, des gens qui prennent mes articles sur les auteurs pour de la critique et qui me plaignent de m'y absorber ; ils ne savent pas que la critique y est très secondaire, qu'avant tout c'est pour moi un portrait, une peinture, l'expression d'un sentiment, que, forcé que je suis d'écrire dans des revues, j'ai comme inventé le moyen d'y continuer sous une forme un peu déguisée le roman et l'élégie. Mais les trois-quarts des lecteurs, tout le vulgaire des gens d'esprit, ne se doutent pas de cela. »

Collectionneur d'émotions, d'idées, de goûts, de sentiments, finalement sénateur et paillard sur le tard devenu, Sainte-Beuve s'est voulu secret. On dira que les traces d'un romantisme à l'allemande hérité de Werther explique cette attitude. On ajoutera que sa nature souffreteuse, une muse anémique

et des amours ancillaires ne le poussaient pas à s'étaler au milieu d'un siècle au Moi hypertrophié.

Il parle nonchalamment de ses contemporains. Il dit de Chateaubriand : « Il aimait sans doute la popularité, mais il vivait dans un temps où pour la conquérir, on n'avait pas à flatter le populaire, à s'aplatir devant lui. » La réputation venait à vous, on n'avait pas à se baisser pour la ramasser.

Ce qui reste vrai, c'est que ses grands camarades de la première heure, Sainte-Beuve les a presque tous lancés. Il se sentait plus intelligent - et il l'était - que presque tous ces hommes de génie qui blessaient son goût par l'emphase et le vide de leurs sentiments et de leurs idées, par leur manque, justement, d'esprit critique.

Délicieuse incertitude

Très rapidement son « romantisme » s'est épuré, et l'on comprend que le prophétisme échevelé de Hugo ou l'hystérie de Michelet ne pouvaient lui plaire ; et l'on voit trop par où Balzac devait le heurter. A la fin, ce qu'il aime uniquement, ce sont les poètes et les écrivains qui ont de la grâce et de la mesure, les génies tempérés, les observateurs exacts de la nature humaine, les grands moralistes, les grands curieux, les grands sceptiques, les épistoliers, les mémorialistes des siècles passés, quand écrire n'était pas un métier, un gagne-pain, une profession ou le marchepied de la gloire. A peine un passe-temps.

En amour, il se range dans le groupe secret des adultères, de ceux qui sont tristes, mystérieux et rêveurs jusqu'au sein du plaisir, et pâles à jamais sous une volupté attendrie et reconnaissante. Plus tard l'amour lui sera une distraction, un secours contre sa vie de travail

de moine bénédictin, plutôt qu'un attendrissement. Mais dans les jeunes années de sa vie, il aimait à cheminer lentement dans le cœur d'une femme, à la conquérir peu à peu, pas à pas. Il n'avait rien de ces brutaux qui en arrivent tout de suite à la conclusion, au geste après lequel il n'y a plus rien et qui se privent ainsi de tout le charmant manège des amants indécis.

Sa manière de comprendre l'amour se retrouve dans sa manière d'aborder l'étude des hommes et des idées, d'en saisir la vérité par petites touches multipliées, de s'attarder aux détails pour atteindre plus sûrement la volupté intellectuelle qui est de comprendre. Il lui arrive même de ne plus conclure ; suprême sagesse. Que de questions lui glissent ainsi entre les doigts, comme cette Madame d'Arbouville, si tendrement cruelle. Mais je crois bien qu'elles n'en furent que plus passionnantes pour son intelligence comme pour sa sensibilité. Qu'importe la certitude quand l'incertitude est délicieuse ?

Il fait très bien revivre le petit monde académique de la Monarchie de Juillet et du Second Empire. Il avait participé au mouvement romantique, avait aimé Lamartine avec naïveté, écouté Chateaubriand avec respect, fréquenté Lamennais. Plus tard il verra ses anciens amis ou ses anciens maîtres de trop près. On comprend qu'il s'en soit dépris et dégoûté. Comme il est difficile de parler de ses contemporains ! Qu'eût dit Sganarelle de Don Juan ?

Sur ses cahiers, il écrit que les hommes arrivent tous au même point et qu'ils pensent tous la même chose à cinquante ans, mais qu'ils ne l'avouent pas (il voyait le christianisme comme un enthousiasme et donc une erreur de jeunesse et disait qu'il faut mourir avant trente ans si on ne veut pas perdre la foi) car ils ont un ego et un rôle à jouer dans la comédie sociale et que ce

n'est pas bien de dire le contraire de ce qu'on a pensé jusque-là. Passé cinquante ans, la vie n'était plus pour lui qu'un *quelque chose* à faire le matin et un *quelque part* où aller le soir.

La « critique » littéraire lui fut un refuge, une grotte où il nageait nu, seul avec ses sirènes. C'est par sa curiosité, même d'alcôve, qu'il échappe au scepticisme et au nihilisme. Au fond, la nature humaine ne cessa jamais tout à fait de l'intéresser et il était un homme heureux quand il pouvait écrire dans ses carnets : « Lu Sénèque ce matin et enlacé la princesse B. cet après-midi. »

Mais comme il est intéressant ! Il faut se faire embastiller pour relire tous les *Lundis*. Il n'y a guère plus aujourd'hui qu'en prison qu'on n'est pas dérangé par le monde ambiant, et encore... Il n'eut qu'un rival en critique : Barbey d'Aurevilly. Barbey, c'est la cavalcade du pursang. Sainte-Beuve, c'est la promenade du trotteur. On va moins vite mais on voit mieux le paysage.

Regardons maintenant la table analytique des *Causeries*. Elle offre sur plus de quatre cents pages la liste des noms cités dans les quinze tomes de *Lundis*. En dépensant son talent, comme Proust le lui reprochait, sur les livres que le hasard éditorial déposait sur sa table, Sainte-Beuve a édifié d'année en année cette grandiose construction qui s'appelle les *Lundis* et qui prennent rang aux côtés des *Mémoires* de Saint-Simon, de la *Comédie humaine* de Balzac et de la *Recherche du temps perdu* de Proust, parmi les monuments indestructibles de la littérature française.

Sainte-Beuve était un honnête homme. C'est-à-dire le contraire d'un spécialiste. Si être un écrivain, c'est être un spécialiste, Sainte-Beuve n'en était pas un. C'était un amateur. Un homme qui goûte et savoure.

G. J.